En dessinant Harry Baur

Autor(en): **Gigon, F.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz**

Band (Jahr): **6 (1940)**

Heft 83

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-732824

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

de bonne famille qui a choisi le métier de photographe. Alors il fait des photographies. Un jour, une cliente se présente à son studio. Elle est jeune et jolie. Mais elle est mariée. Il la photographie. Follement amoureux d'elle, il garde sur lui une copie de la photo. Un jour, dans un restaurant, il laisse tomber la photo de sa poche. Le mari de la dame voit cela, entre dans une colère qui sera accompagnée par l'orage de Guillaume-Tell et il asomme celui qu'il croit être l'amant de Madame. Gros émoi dans le restaurant. On arrête le mari. Divorce. Mariage du photographe et de la dame. Et voilà.»

«Mon ami,» dit le directeur, «votre scénario ne manque pas d'originalité. J'aime beaucoup le truc de la photo. Mais permettez-moi de vous faire remarquer que votre histoire est conçue un peu trop conventionnellement. Ce n'est pas assez cinéma. Quelques retouches s'imposent. Vous allez récrire ce scénario de la façon suivante. Le jeune homme ne sera pas seulement photographe, mais aussi un ancien chanteur d'orchestre argentin. Alors, tout en photographiant sa cliente, qui sera bien entendu en cuissettes, il chantera un air qui nous est resté pour compte, que je dois absolument placer et qui a pour titre: J'aime tes yeux couleur sulfate de cuivre. Il y a trois strophes. C'est très bien et il faut un chant. Ça donne plus de relief à la photographie ... et c'est plus parlant. Le jeune homme expose ses sentiments à la jeune femme qui, pour lui montrer qu'elle n'y est pas insensible, fait un numéro de claquettes avec l'assistant du photographe, un nègre si possible. Séparation. Bar. Scène du restaurant. Le jeune homme, qui mange seul avec son amour, sort la photo de la dame en question. Il la place devant lui, contre son verre, et chante quelque chose dans ce genre: Parlez-moi d'amour ... ou bien: Je t'ai donné mon cœur.

Le mari, assis à la table, à côté, voit la photo. Il renverse la table, pousse le maître d'hôtel au bas de l'escalier et assomme le photographe qui va rouler dans les jambes d'un saxophoniste. Bagarre. Deux clans se forment. Lustres brisés; obscurité! Arrivée des gangsters! Hurlements des sirènes. Claquements des revolvers. Enfin bref, un beau chahut, bien tassé, qui fasse plus de bruit que le tremblement de terre de San Francisco.

Le mari, arrêté, est identifié. C'est Jef Thomson, le cambrioleur mondain qui a ravi les bijoux de la princesse Pouponlafélof. Procès. Séance de tribunal. L'avocat meurt d'une attaque. Le mari, condamné, part pour le bagne sur une mer démontée.

Le photographe est à l'hôpital. Tenez, pour corser, on lui fait une transfusion de sang. Belles visions d'hôpital. Un petit documentaire. Mais pour éviter le genre trop scientifique, les infirmières seront des girls qui, gantées de caoutchouc, danseront une rhumba qu'on pourrait appeler: la rhumba chirurgicale.

Le photographe est guéri. Il retrouve la dame qui entre temps a divorcé. Départ pour Hawaï. Guitares hawaïennes, danses, baiser en fondu dans les cocotiers. Coucher de soleil sur la mer. Point d'orgue. Voilà mon ami comment on conçoit le scénario d'un film commercial: durée 1 h. 20; coût: deux millions de dollars, deux accidents mortels, treize vedettes. Personnellement, je trouve ce film idiot. Mais le public aime ça. Alors je ne discute pas: je fabrique et je vends. Si on vous dit que le cinéma est un art, dites-vous aussi que les macaronis et les purées de tomates sont un art.»

«Le cinéma, dit le directeur en reconduisant son nouveau fournisseur de scénarios, est un art, si vous voulez, mais dans le genre de l'art culinaire. Tout est dans la cuisson, l'assaisonnement et la sauce. Il faut pour le cerveau les mêmes ménagements que ceux qu'on prend pour l'estomac. J'ai lancé le film de terreur, ça n'a pas marché. J'ai lancé le film éducatif: j'ai fait faillite. Aujourd'hui, je lance le film diététique et léger. Par léger, j'entends qu'il est de peu de poids.»

Le directeur se frottant les mains, pénétra dans le studio 24 où l'on tournait un drame. Le metteur en scène, fou furieux, insultait la vedette:

«Monsieur le Directeur, fichez-moi cette fille à la porte, elle s'obstine à mourir en rigolant!

H. T.

En dessinant Harry Baur

Ce soir-là, les étoiles brillaient parmi nous. C'était une de ces soirées comme le Paris d'avant la guerre en prodiguait à tous les curieux. Une soirée faite de longues discussions, de nombreuses surprises, du sourire des femmes jolies comme des déesses et de la notoriété des hommes.

Les étoiles du cinéma et du théâtre émaillaient un parterre de journalistes et de privilégiés. A ma gauche, Corinne Luchaire disparaissait sous l'ampleur de ses renards. A ma droite, Gabin fumait sa vingtième cigarette en rêvant d'évasion. Devant moi, une charmante jeune Anglaise demandait un autographe à Marie Bell tandis que Gaby Morlay échappée du studio, l'instant d'avant, se refaisait un maquillage d'honnête femme. Derrière moi, j'entendais Tino Rossi qui, heureusement, ne chantait pas, mais faisait la cour à Mireille Balin.

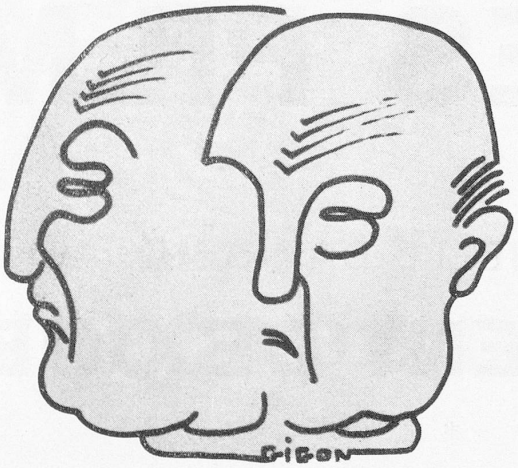
Tout à coup un «le voici!» anima la salle: Harry Baur était entré. Il regarda la salle, sourit un peu, avec une lassitude de grand acteur, et vint s'asseoir à quelques mètres de mon fauteuil. D'un coup d'œil, je lisais sur son visage toutes les passions des hommes, tous leurs espoirs, toutes leurs luttes et toutes leurs joies. Il sait les exprimer tous, d'un seul coup de paupière, car Harry Baur joue de la paupière et de la lippe comme d'autres de leur sourire. Sa personnalité, elle est enfermée dans ces quelques centimètres carrés qui s'arrondissent sous les sourcils et dans le rictus qui encadre la bouche. Hors de ces lieux-là, Harry Baur joue comme un bon élève de n'importe quel conservatoire. Avec un geste solennel, il prend sa montre dans la poche de son gilet, avec un geste non moins classique, il hausse les épaules, quand d'aventure le rôle qu'il interprète exige de lui un signe muet de négation. Tout cela est bien classique. Ce qui n'appartient qu'à lui, je le voyais, là, à portée d'œil.

Quand je pense que ce gaillard-là vous dit: «Je t'aime!» ou «Je te hais!» d'un seul plissement de paupières, je ne puis qu'admirer. Il vous crache son mépris d'un relèvement de lèvres. D'un rictus, il vous dit sa joie de vous retrouver après plusieurs semaines de séparation. C'est net, propre: il n'y a rien à retrancher, rien à ajouter. Et quelle voix! Aussi profonde que celle des enfers, aussi rocailleuse que celle d'un torrent, aussi chaude que celle de l'été. Une voix dont il joue avec une aisance que l'étude seule n'explique pas. Il faut une sorte d'acrobatie pour changer, comme il le fait, son registre. Quand il soupire, il peut faire trembler un lampadaire, tant est grande sa puissance. Quand il entre en colère, mieux vaut ne pas être sa victime: il frémit et tout son être s'enflamme. Ce n'est plus un homme, c'est une torche.

Puis, il rêve, car Harry Baur sait rêver. C'est, pour lui, un besoin aussi essentiel que manger, jurer ou serrer la main d'un ami.

Puis il est intelligent. Il faut l'être pour interpréter ses rôles avec tant d'aisance et de facilité. Il faut l'être pour donner l'impression de vie tout en restant immobile et pour libérer sur scène, à n'importe quelle seconde, une passion, une jalousie ou une colère. Et le tout, juste de ton, de sonorité et d'effets.

Tout cela, je le lisais sur son visage. Mon crayon courait sur la feuille blanche et s'arquait pour partir de la nuque et arriver d'un seul trait aux sourcils. Il notait une foule de détails qu'il faut, dans la suite, synthétiser et réduire au minimum. Il cherchait des rapports qui, bien équilibrés, donnent d'un visage une complète explication. On va sur ces visages-là en découverte comme sur un terrain: ici le nez arrête la curiosité et dit son mystère; là, la bouche contient tant d'amertume que le cœur se met à battre et l'œil va toujours à la rencontre de l'autre œil avec



un beau souci. Il se confie d'emblée et cherche un frère.

Puis voici les contradictions qu'un homme comme Harry Baur incarne: elles apparaissent dans l'opposition de la face et du profil. Le profil dit la bestialité et la face nuance le tout de poésie et d'une infinie bonté. La bouche, vue de face, ne dit que la déception, vue de profil, elle dit une réserve que seule explique l'agressivité.

La brutalité du bas du visage fait opposition à ce champ de l'œil où l'intelligence trouve sa place aux côtés de la douceur et de la malice. Le souci inscrit sa comptabilité sur le front. En quatre ou cinq traits il règle son doit et avoir. Et ce n'est pas tout bénéfice!

Quand, après de nombreux essais, le profil et la face de mon dessin purent s'emboîter l'un dans l'autre et former un caractère complet, ma voisine le porta à Harry Baur. Celui-ci sourit, d'abord surpris et amusé, puis il s'analysa avec une intelligence sans modestie comme sans vantardise; il établit un compte ferme de ses défauts et de ses qualités. A travers ses traits, il chercha des confirmations et son sourire, consacra parfois sa duplicité, car il venait de reconnaître au hasard de son examen ou de sa fantaisie, un secret que ni la photographie, ni la littérature ne livre, mais que la caricature éclaire d'une lumière crue. *F. Gigon.*

(«L'Illustré.»)

Sur les écrans du monde

SUISSE.

Le film odorant.

Décidément, le cinéma ne nous a pas encore livré toutes ses possibilités. Voici que dans un laboratoire du canton de Berne, deux inventeurs suisses viennent de mettre au point, après des recherches dont on devine qu'elles furent longues et patientes, le film «odorant». Désormais, les images qui défileront sur l'écran pourront s'accompagner d'une sensation offactive. Plusieurs journalistes ont été conviés à... respirer cette nouveauté. Le phénomène est, paraît-il, extrêmement saisissant. Nos deux inventeurs ont montré tour à tour un jardin de roses, dont on percevait fort bien les voluptueuses émanations, un menuisier taillant une planche répandant une bonne odeur de bois frais, des paysans faisant les foins — et le cinéma embaumait l'herbe sèche.

Je ne sais ce que vaudra, dans l'avenir, cette ingénieuse trouvaille. J'imagine simplement que la tâche des scénaristes et des metteurs en scène se trouvera effroyablement compliquée. Les gens fréquentant généralement le cinéma après le repas du soir, je doute qu'ils trouvent le film bon, si, après un dîner copieux, on les contraint à respirer des odeurs plus ou moins gastronomiques. Songez, singulièrement, à l'impression désagréable qu'on pourra ressentir en voyant, par exemple, un praticien manger une salée au fromage dans une salle d'opération!

En admettant même que les cinéastes ne laissent s'épandre que les senteurs les plus douces, les difficultés ne seront pas résolues pour autant. Je connais en effet des personnes à qui les parfums les plus légers donnent un tragique mal de tête.

Si toutefois le film odorant parvient à se faire une place au soleil, nous pourrons assister à de singulières publicités. On ne dira pas: «le plus grand film de l'année», mais «la plus formidable odeur de l'année». Ce sera tout de même rigolo.

A moins que cette invention ne sombre dans l'oubli, ce qui reviendrait à témoigner que nos deux Bernois n'ont malgré tout pas eu «fin nez». Croc.

(Feuille d'Avis de Lausanne.)

Un film touristique vaudois.

L'Association vaudoise des intérêts touristiques, fondée en 1933, a déjà déployé une activité très féconde. Elle avait convié la semaine dernière quelques personnes pour voir un film touristique de quelque cinq cents mètres, qui doit porter au loin la lumière et la joyeuse atmosphère de nos stations d'hiver vaudoises.

Réalisé par une maison suisse, tourné avec beaucoup de talent par M. Claude Budry, mis en scène par M. Fruh, commenté par M. Paul Budry et souligné d'une agréable partition musicale de Jean Binet, ce film est parfaitement réussi. Il n'a rien de pédant, rien de lourd, rien de trop évidemment publicitaire. C'est une invitation à monter vers les champs de neige, les patinoires luisantes sous le soleil, vers la joie et la gaîté qui contrastent vigoureusement avec les grisailles citadines, la pluie et le froid.

On reconnaît telle station, telle patinoire, tels paradis neigeux de notre canton sans qu'aucun soit cité. Intitulé *Kermesse blanche* et enregistré en couleurs fort agréables, ce film, destiné à l'étranger, sera présenté tout d'abord chez nous et nous sommes persuadés que son succès sera très grand. C'est, dans ce domaine, où l'on a tant brûlé de stériles pellicules, ce qui a été fait de meilleur jusqu'ici.

Avant la présentation du film, MM. Henri Guhl, président de l'Association vaudoise des intérêts touristiques, et Paul Budry avaient exposé en termes excellents la situation et le rôle de l'industrie hôtelière vaudoise. J. R.

FRANCE

A Paris, à la suite d'une nouvelle enquête prescrite par le Préfet de Police, le nombre des places a été augmenté.

Peu à peu, l'exploitation parisienne retrouve toute son activité.

Ainsi, le Gaumont-Palace, la plus vaste salle de Paris, a rouvert le 6 décembre, avec «Derrière la Façade» et un programme d'attractions. La direction a obtenu un contingent de 2500 spectateurs. Le spectacle est permanent de 14 h. à 23 heures.

Cette réouverture est donc faite à titre d'expérience; mais, on espère bien que les résultats seront satisfaisants, en concordance avec l'effort consenti.

Il serait, en effet, dommage que le Gaumont-Palace, qui apporte une telle activité à ce coin de Paris, ne puisse rester ouvert en temps de guerre.

Ajoutons que la direction a décidé, à titre d'essai, de mettre à la disposition des